

L'intention de l'auteur n'est certes pas de rédiger des monographies de monuments, mais bien d'écrire une histoire de l'architecture à travers les travaux d'un architecte. Cependant pour retrouver les différents éléments de la documentation concernant chacun des édifices, il eût été utile, voire même indispensable, de fournir un index des noms de lieux, comme cela été fort bien fait pour les noms de personnes. Tout au moins eût-il été commode de trouver les références des pages dans la « liste des principales interventions de Bigot ». Après cette liste, publiée en annexe (p. 321-335), des graphiques retracent l'évolution des commandes par période de cinq ans, et des cartes les interventions de Bigot par arrondissement et l'implantation de ses églises et constructions scolaires. Un état des sources archivistiques et imprimées précède une bibliographie qui associe utilement les ouvrages généraux d'architecture du XIX^e siècle aux études d'intérêt régional ou local, parfait reflet de la recherche menée avec succès par Nolwenn Rannou.

Jacques CHARPY

Nota : L'ecclésiastique chargé d'une paroisse porte en Basse Bretagne le titre de recteur. Lorsqu'il intervient auprès d'un maire au titre de la fabrique paroissiale, c'est à titre de « recteur » et non de « prêtre ». La rédaction est parfois erronée, par exemple p. 69-70 pour l'église de Saint-Thurien.

Barry CUNLIFFE et Patrick GALLIOU, *Les fouilles du Yaudet en Ploulec'h, Côtes-d'Armor – Volume 2 : Le site : de la préhistoire à la fin de l'Empire Gaulois*. Oxford University School of Archaeology : monograph 63. Institute of Archaeology, University of Oxford / Centre de recherche bretonne et celtique, Université de Bretagne occidentale, Oxford, 2005, 390 pages, nombreuses illustrations, cartes et plans.

Un an après la publication du premier volume dont j'ai eu le plaisir de rendre compte ici même en 2005, voici le second. On ne peut que louer les auteurs et tous ceux qui les ont aidés à livrer si rapidement au public les résultats de fouilles qui se sont achevées en 2002 après onze ans de travaux sur le terrain, qu'il a fallu ensuite analyser et dont il a fallu mettre en forme les résultats. Le premier tome avait pour but de présenter le Yaudet tel qu'il apparaît actuellement et tel que nous le décrivent les sources écrites. Le présent ouvrage est consacré à l'histoire du site de la Préhistoire à la fin de l'Empire gaulois. Il en reste encore un à paraître qui traitera de la période allant de la fin du IV^e siècle au début de l'époque moderne ; il contiendra aussi apparemment des annexes qui n'ont pu trouver place dans les deux premiers volumes.

Le Yaudet est un endroit exceptionnel pour tous ceux qui aiment la Bretagne ; pour les historiens c'est un laboratoire unique pour appréhender la « longue durée » de l'histoire puisque l'on peut retracer l'évolution du site depuis le Bronze final jusqu'à nos jours, soit près de trois millénaires d'activité. La tâche, pourtant, n'a pas été aisée. Une partie du promontoire a été détruite par l'érosion marine qui a emporté au long du rivage les défenses périphériques. D'extraction généralement difficile, les pierres ont souvent été réemployées à plusieurs reprises. Surtout, les sols peu profonds n'ont guère laissé subsister de substructions importantes et les différentes époques sont non seulement imbriquées les unes dans les autres, ce qui est normal, mais très souvent les plus récentes ont détruit ce qui restait des précédentes. Enfin, comme ailleurs dans le Massif armoricain, les sols acides ont dissous un pourcentage important des vestiges. Heureusement, les responsables de l'entreprise ont mené une enquête extrêmement méticuleuse, exemplaire sur le plan scientifique. Les étapes en sont clairement soulignées dans l'ouvrage qui rend compte de la manière dont les sondages et les tranchées de fouilles ont été réalisés et des résultats qui ont été obtenus, avant de les synthétiser par thèmes au sein des grandes périodes considérées. D'où une abondance de clichés et aussi de plans et de coupes parfois reportés sur des dépliants. L'ensemble peut paraître pesant à qui n'est pas spécialiste mais il faut en passer par là si l'on veut donner du corps aux hypothèses et aux conclusions. Pour plus de sécurité et pour en savoir plus, les maîtres d'œuvre ont veillé à s'entourer de spécialistes, tous britanniques, lesquels ont rédigé des rapports évidemment traduits en français sur des sujets aussi divers que les monnaies, les poteries, les ossements ou les coquillages. L'ensemble est fort bien présenté et l'on ne peut faire que des critiques de forme mineures (notamment les nombreuses coquilles qui entachent la bibliographie dont les titres sont très souvent, à l'anglo-saxonne, dépourvus d'accents).

Puisque le congrès de la SHAB à Lannion en 2007 consacre au Yaudet une visite dirigée par P. Galliou, l'un des deux co-auteurs de l'entreprise, il paraît utile d'indiquer ici les principales conclusions auxquelles sont parvenus les archéologues. Sans doute occupé depuis la Préhistoire et plus certainement au Bronze final, Le Yaudet a connu un développement incontestable à la fin de l'âge du fer, à la Tène finale. Cet essor est matérialisé par l'édification au cours du premier siècle av. J.-C. d'un important rempart traversier de terre et de pierres sèches qui coupe le promontoire. Une première phase de construction menée vraisemblablement selon la technique du *murus gallicus* est suivie d'une seconde qui s'accompagne de la construction d'un rempart plus modeste qui entoure ce promontoire. Le rempart traversier est alors « visuellement impressionnant et militairement formidable ». Peut-être faut-il le mettre en rapport avec la conquête de César. Peu après, au cours d'une troisième et dernière phase, contemporaine des troubles que connaît alors l'Armorique, il est rectifié, renforcé et

élargi. Ainsi, Le Yaudet participe à la fois de l'oppidum et de l'éperon barré. À l'intérieur de cette enceinte, il reste peu de chose des structures. Mais on a recueilli onze monnaies isolées, douze fibules, de la céramique de Grande-Bretagne et des fragments d'amphores italiques et catalanes, ce qui prouve à l'évidence qu'il y a là bien plus qu'un simple domaine agricole. On y consomme du blé amidonnier et de l'orge ; sinon, il n'y a que de la folle avoine qui devait être tolérée dans les emblavures plutôt que vraiment cultivée. Les protéines sont fournies essentiellement par de la viande de bœuf pour les trois-quarts, ensuite par du porc et du mouton. Les produits de la chasse sont très rares mais il y a abondance de coquillages, surtout des patelles. La rareté des restes d'animaux jeunes et la quasi absence des volailles et des poissons s'explique par l'acidité corrosive des sols. Ces données alimentaires sont valables en gros pour les trois périodes considérées ici. On croit déceler un certain assouplissement du Yaudet au cours du premier siècle apr. J.-C., sans doute concurrencé par des centres nouveaux comme Carhaix et Corseul et situé à l'écart d'un nouveau réseau routier.

Ce que l'on peut appréhender du Haut-Empire paraît confirmer cette impression. Si l'on s'en tient par exemple aux fragments de poterie sigillée, peu nombreux, on pourrait croire à une période de déclin encore accru à l'époque flavienne, mais il peut simplement s'agir d'un problème d'approvisionnement attesté ailleurs. Le site continue d'être en rapports avec la Gaule du centre et du nord ainsi qu'avec l'Italie, l'Espagne et la Grande-Bretagne comme en témoignent des tessons. Mais ceux-ci ne sont qu'une minorité parmi une importante production locale ou régionale, des environs de Rennes en particulier.

En revanche, à la fin du III^e siècle, Le Yaudet connaît un regain d'activité très marqué puisque sur 130 monnaies romaines retrouvées sur le site, pas moins de 118 datent de la période 260-286 et il n'y en a pratiquement plus ensuite. Cela se traduit par l'édification sur l'ancien rempart laténien d'une muraille maçonnée qui enserré le promontoire. La porte maritime orientale en est de nos jours le vestige le moins mal conservé. Seule, la porte maritime occidentale dont on a exhumé les fondations semble avoir été flanquée d'une tour. À l'intérieur de l'enceinte, les voies de circulation sont réorganisées selon un plan orthogonal avec sans doute un bâtiment central à l'emplacement de la chapelle actuelle et de petits édifices rectangulaires considérés comme des casernements pour une garnison. Le Yaudet apparaît ainsi très proche de ce que l'on a retrouvé à Brest et de ce qui semble avoir existé à Alet. Dans les trois cas, il s'agit de grands centres fortifiés à l'entrée d'estuaires importants dans le cadre d'un système cohérent de défense du littoral. Mais alors que Brest et Alet sont répertoriés dans la *Notitia Dignitatum* qui énumère les garnisons militaires qui existaient au début du IV^e siècle, Le Yaudet n'y figure pas et les don-

nées archéologiques confirment que le site paraît alors déserté. Que va-t-il devenir ? C'est ce que nous saurons en lisant bientôt le tome 3 de cette passionnante enquête...

André CHÉDEVILLE

Claude TOCZÉ (avec la collaboration d'Annie LAMBERT), *Les juifs en Bretagne (V^e-XX^e siècle)*. P.U.R. Rennes, 2006, 436 p.

Fort ouvrage de 436 pages, le livre *Les juifs en Bretagne (V^e-XX^e siècle)* est divisé en deux parties d'inégale ampleur. Les sept premiers chapitres traitent de la présence juive en Bretagne du V^e siècle à la seconde guerre mondiale, en 154 pages. La deuxième partie s'intitule : « La seconde guerre mondiale, les juifs de Bretagne face à l'antisémitisme institutionnalisé ». Cinq chapitres sont consacrés à l'exclusion, la spoliation, la répression et le génocide en un peu plus de 350 pages, avec, à la fin, un bilan de la Shoah en Bretagne où l'on trouvera une liste de 462 victimes, par département, sur un total de 2 000 juifs recensés en octobre 1940 sur ordre des autorités militaires allemandes, ordre mis en application par les préfetures, la population totale de la Bretagne étant alors de l'ordre de 3 millions d'habitants (3 056 075 au recensement de 1936).

L'auteur, qui a fait sa maîtrise en 1987 sur *Les Juifs en Ille et Vilaine dans l'entre-deux guerres*, et à qui l'on doit déjà en collaboration avec Annie Lambert une passionnante étude : *Être Juif à Nantes sous Vichy* (Siloë, 1994), a consacré plus de vingt ans de travail à cette somme qu'il considère comme l'œuvre de sa vie.

Il a beaucoup utilisé les sources archivistiques publiques, souvent par dérogation : archives départementales d'Ille-et-Vilaine, de Loire-Atlantique en majorité et, dans une moindre mesure, celles des autres départements bretons qui sont moins riches sur ce sujet, les archives du Maine-et-Loire, les archives municipales de Nantes et, surtout, aux Archives nationales, la sous-série AJ/38 qui conserve les papiers du Commissariat général aux questions juives, dont le classement et l'ouverture au public ont été réalisés en 1998.

Il fait aussi état de quelques archives et témoignages privés, de consultation de nombreux périodiques bretons, d'ouvrages sur l'antisémitisme, le génocide et l'histoire de la Bretagne à l'époque de l'affaire Dreyfus ou pendant la guerre.

Les travaux de Serge Klarsfeld lui ont fourni la documentation de base pour la liste des déportés à Auschwitz ainsi que quelques autres sources de l'UGIF ou du CDJC.